

## Les cris s'envolent, l'écrit reste

Jean-Pierre Lepri fait, au fil des pages, un petit historique de l'écriture, laquelle est apparue il y a plus de six mille ans et n'était pas, alors, alphabétique. Beaucoup de langues, aujourd'hui encore, ne le sont pas. L'alphabet, dans une langue comme le français écrit, a tenté de codifier des phonèmes en éléments graphiques. Les premiers manuscrits étaient, au départ, une visualisation codée de la parole. Les moines copistes ont ensuite placé des blancs, entre les suites de transcriptions des sons de la langue parlée, créant ainsi les mots. Il est intéressant de rappeler, qu'au Moyen Âge, parler, c'était s'exprimer en français ; écrire, c'était s'expliquer en latin. Jean-Pierre Lepri pense que, de nos jours, la langue orale et la langue écrite constituent toujours deux langues spécifiques et autonomes. Il ajoute même que celui qui maîtrise les deux est bilingue.

Ce qu'il faut considérer, c'est que la langue écrite est une langue en propre, qui s'apprend comme s'apprend toute autre langue. Il ne s'agit donc pas, quand on lit, de traduire cette langue écrite en langue orale. La langue française écrite n'est d'ailleurs pas phonétique, ce qui n'a guère besoin d'être démontré. Mais, insiste Jean-Pierre Lepri, l'écriture reste primordialement idéographique : elle laisse la trace graphique d'un message, d'un sens.

Il en découle qu'apprendre à lire, c'est apprendre à reconnaître, par les yeux, un sens dans un texte écrit. Lire est, selon l'auteur, un processus qui utilise l'œil. L'entendement du texte ne se fait pas par l'oreille. Pour parvenir à comprendre avec les yeux (ce que Jean-Pierre Lepri appelle « lire-3 »), il n'est absolument pas nécessaire de sonoriser les signaux (compétence que l'auteur appelle « lire-1 », on pourrait aussi dire « à la lettre »), ni de reconnaître des mots (lire-2). Lire véritablement, « lire-3 », consiste à mettre du sens, directement à partir des yeux, sur des assemblages de lettres. Alain (le philosophe et professeur), dont des propos sur la lecture sont cités en annexe de l'ouvrage, compare la reconnaissance des mots à celle des visages : on n'identifie pas d'emblée une personne en détaillant son nez, ses yeux ou son menton.

Ca ne peut être, poursuit Jean-Pierre Lepri, qu'en lisant qu'on apprend à lire : de la même façon que le lecteur retient les mots qu'il entend et le sens qui leur correspond, il met en mémoire des milliers de signes écrits (mots et autres assemblages de lettres) et leurs sens respectifs. Leur mise en mémoire est fonction de la fréquence des contacts du sujet avec l'écrit. Le lecteur regarde des éléments d'une page et ceux qui les entourent, les rassemble et tire un sens de ce regard. Il se livre en même temps à une succession de vérifications d'hypothèses et d'anticipations.

Jean-Pierre Lepri va plus loin, il existe un « lire-4 » : le lecteur s'approprie le texte et le fait sien de manière subjective. La notion de texte est complexe et sa définition malaisée ; en termes simplifiés, on peut dire que c'est un ensemble d'éléments en relations, une texture, dans laquelle apparaît le sens, lequel n'est contenu ni dans la lettre, ni dans le mot, ni dans la phrase. Son sens s'étend quand il peut être mis, par réminiscence, en relation avec d'autres textes. Car le lecteur intègre tout texte à sa propre expérience, de manière à ce que le nouveau texte lui devienne compréhensible, utile ou, même seulement agréable. Tout texte comporte des vides que le lecteur doit combler, pour lire au-delà de ce qui est écrit, et ainsi construire du sens au cours de sa lecture, en établissant des relations avec ses savoirs antérieurs, ses souvenirs.

La lecture est donc créée par la rencontre d'un texte et d'un lecteur, lequel (é)lit un sens en reliant des éléments situés pour partie, hors du texte qu'il lit. Le lecteur interprète et traduit des idées dans ses propres idées, selon ses sensations. La lecture devient alors comme un travail

partagé entre l'auteur du texte et son lecteur. « Chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même », a écrit Marcel Proust. Cette citation qui m'est venue en lisant le livre, montre bien que ma lecture a fait émerger en moi une sorte de bibliothèque de données personnelles.

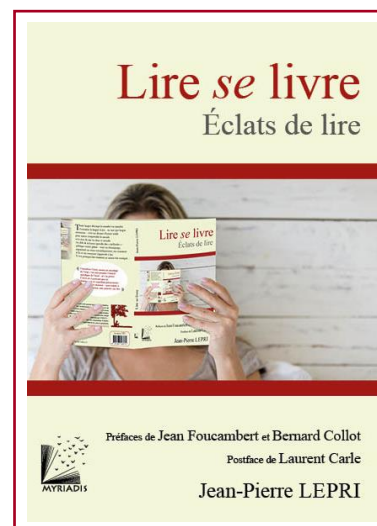
Il n'y a « pas de lecture sans jeu, pas de lecture sans jeu, et réciproquement ». Jean-Pierre Lepri sait que le jeu c'est sérieux. Aussi aime-t-il jouer avec les mots, comme en témoigne la série de libelles à la fin de son ouvrage. Les libelles, écrit-il, sont à la littérature ce que les caricatures sont aux dessins. « Beaucoup d'épelé, peu de lu », cette formule me semble bien résumer un propos de l'auteur concernant l'apprentissage de la lecture à l'école. Selon Jean-Pierre Lepri, ce qu'on y apprend c'est seulement la capacité à déchiffrer (lire-1). Ainsi, l'enfant arrivé au CP, devient-il un âne-alpha-bête, qui se met à épeler, en hésitant : la-va-che-ki-ri. Le discours de Jean-Pierre Lepri, lui, devient politique.

Les livres, fait-il remarquer, ont été longtemps sacrés. La lecture, depuis qu'elle est pratiquée, a aussi toujours été réservée à la classe dominante. L'écriture, aujourd'hui encore, reste la langue des pouvoirs (administratif, législatif, exécutif, judiciaire, économique...). Les mots ont de la puissance et rendent forts ceux qui les maîtrisent. Ceux qui n'y parviennent pas se retrouvent dans un état de soumission par rapport aux premiers et peuvent être asservis aisément par eux. Aussi, les puissants cherchent-ils encore à empêcher les dominés d'avoir un accès direct au sens des écrits. On sait que, dans les dictatures, les livres sont contrôlés, voire brûlés par le Pouvoir. C'est bien parce que celui-ci se maintient grâce entre autres à la maîtrise de l'écrit. Dans les démocraties, on visera plutôt à neutraliser les écrits importants en les noyant dans un flot débordant de publications inutiles et superficielles, des titres qui paraissent (et disparaissent). Nous faisons, semble-t-il, aujourd'hui, plus de livres que d'enfants ! Par ailleurs, on cherche à empêcher l'acquisition de la compétence en lecture et on le fait même, sous couvert d'apprendre à lire au plus grand nombre et de lutter contre l'illettrisme !

Selon Jean-Pierre Lepri, les querelles auxquelles je prête un écho mesuré, et qui concernent les « méthodes » d'apprentissage, les procédés, dit-il, plutôt, occultent les véritables questions :

- Qu'est-ce qu'apprendre à lire ?
- Où, quand, comment le fait-on ?
- Comment peut-on aider à le faire ? Comment, donc, aide-t-on à savoir extraire un sens d'un texte ?

Sur ces deux dernières questions, l'ouvrage apporte peu de réponses, ce n'est pas son objet. Jean-Pierre Lepri dédie son livre à Leonello et à Giovana, ses parents immigrés analphabètes. Son travail, très documenté, n'en est pas moins le témoignage du parcours de son auteur, lequel souhaite finalement aux autres, le même bonheur qu'il a, lui, à lire. Jean-Pierre Lepri œuvre modestement, à l'écart des querelles et des disputes, à la réalisation de ce souhait. Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute ? Alors, je dis comme lui : « Vive le monde livre ! »



Pascal Cloux

\* *Lire se livre*, Myriadis, 2016, 264 p.

<http://editions.mjmcrafts.fr/myriadis/56-lire-se-livre-9791093408170.html>